

Lire. Écouter lire

Laurier Lacroix

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacroix, L. (2019). Lire. Écouter lire. *Les écrits*, (155), 115–119.

LIRE. ÉCOUTER LIRE

A priori, je ne devais pas lire. Les études sociologiques l'annonçaient : milieu rural, défavorisé, peu scolarisé. À dix-sept ans, une longue convalescence fera mentir les statistiques. Y avait-il eu des germes ? Mon père illettré qui me demandait de lui faire la lecture du journal à voix haute ; une institutrice de 6^e année qui pendant quinze minutes, avant la pause du midi, lisait un roman d'aventures à ses préadolescents ; les noms de Gatien Lapointe et de Roch Carrier circulaient, et l'on disait au village qu'ils étaient des écrivains. Les ferments de la lecture passèrent-ils par l'oralité, par cette tétée auriculaire ? Homère et Shakespeare ne se sont cependant pas penchés sur mon berceau. Dumas, Verne, Scott, mes grands absents.

Je savais que les livres existaient, même si nous n'avions à la maison que ceux reçus en prix scolaires. L'histoire de Geneviève de Brabant et celle de Fabiola côtoyaient l'*Almanach du peuple*. Notre professeur de français avait beau s'exclamer sur le passage de *La princesse de Clèves* cité dans le Lagarde et Michard, ses émois ne m'atteignaient pas. Il aura fallu le temps d'une hospitalisation, ce temps à perdre, ce temps du corps, pour que le plaisir de la lecture s'installe, que le livre s'imprime en moi. Sur le chariot que l'on amenait à la salle commune, les romans de Félix Leclerc et... *Alexandre Chenevert*. Ce chef-d'œuvre allait me démontrer la nécessité de lire : devenir le héros dérisoire d'autres histoires sur lesquelles un auteur veillerait avec tant de générosité. Écouter cette voix qui ne s'adresse qu'à soi dans un dialogue ininterrompu.

La radio a certainement joué un rôle souterrain pour entretenir cet intérêt non encore déclaré pour les lettres. Enfant et adolescent, j'ai été soumis comme mes frères et sœurs à des périodes de silence quand de midi à midi trente, maman écoutait ses deux radioromans préférés : *Jeunesse dorée* de Jean Desprez et *Je vous ai tant aimé* de Jovette Bernier. Même si je n'en conserve aucun souvenir, l'intérêt pour la radio était pris. L'époque du transistor m'a permis d'écouter à l'orée de la nuit les merveilleux récits de voyage d'Eugène Cloutier ou encore la lecture de classiques auxquels Françoise Faucher ou Albert Millaire prêtaient leur talent.

Il me faut reconnaître que deux passerelles ont alimenté cette découverte, souvent construite par des voix de femmes, la première, la voix de la mère retrouvée à travers les textes d'Albert Cohen, de Simone de Beauvoir ou encore de Francine Noël. Le registre contralto (Ferrier, Forrester, Baker) est mon préféré. Par exemple, la voix mi-veloutée, mi-gouaille de Jeanne Moreau entendue dans *Jules et Jim* m'a guidée vers Henri-Pierre Roché et l'univers de ce début de siècle : André Gide, Colette, puis Emmanuel Bove. C'est au

timbre de Gisèle Schmidt dans *Six personnages en quête d'auteur* que je dois sans doute mon affection pour l'univers de Pirandello, rare écrivain dont je lis le théâtre, à défaut de l'entendre sur scène – nos compagnies ne semblent pas se souvenir de l'intérêt des situations qu'il imagine – et dont les nouvelles ont nourri plus d'une année. Son univers est riche des situations qu'il met en scène avec des individus aux rapports instables qui, comme dans un kaléidoscope, transforment constamment les illusions et rendent leur réalité toute relative. Bienvenue Nathalie Sarraute.

Voix physique et voie intime se conjuguent et laissent entendre la marque propre à un créateur et aux situations qu'il invente. C'est ce que savait si bien rendre la comédienne Denise Pelletier tellement admirée et souvent applaudie, y compris dans son exceptionnel *Oh ! les beaux jours*. Est-ce la voix ensorcelée de Marguerite Duras qui a mené à cette passion quasi obsessionnelle pour son écriture pleine de trous jamais comblés en dépit de la reprise de ses récits toujours ouverts ? Il faut avoir entendu Denise Desautels dire ses mots de cendre, de sang et d'os pour devenir conscient, d'une autre manière, de l'univers tragique dans lequel nous évoluons.

Il est arrivé que la voix surgisse d'elle-même, qu'elle vibre depuis les pages. Ce fut le cas pour Paul Valéry. Son *Degas Danse Dessin* montre qu'un écrivain peut mieux saisir une œuvre d'art qu'un critique ou un historien. Il faut parler de jubilation pour décrire le plaisir que me procure ce livre chaque fois que je l'ouvre. L'œuvre de Degas est abordée dans une intimité qui en saisit tout le mystère et toute la rigueur. C'est chez Valéry que j'ai croisé pour la première fois la notion de poïétique dont je cherche la trace dans toute production, alors qu'elle n'est encore que l'affirmation d'un tremblement, l'instant entre hésitation et élan. Quoi de plus juste et de plus heureux que ce partage d'un écrivain qui pense tout haut le vertige de l'action qu'il est à réfléchir et qui nous guide, même dans les zones les plus infernales ? Merci Dante.

Mon travail m'amène à lire des ouvrages en histoire de l'art : biographies, critiques, analyses d'œuvres par le biais de différentes méthodes. Les textes de certains historiens, Svetlana Alpers, Hans Belting, T. J. Clark, François-Marc Gagnon, Jean-Claude Lebensztejn ou Pierre Rosenberg par exemple, offrent des leçons d'écriture en plus d'être des sommes d'érudition. Ces livres, pour importants et utiles qu'ils soient pour étudier une œuvre, ne remplacent en rien la fine interprétation que fait un écrivain de l'expérience de sa rencontre avec un tableau, un dessin ou une sculpture. Jean Genet pénétrant dans l'atelier de Giacometti, Jean-Paul Sartre regardant Tintoret ou Michel Butor lisant les mots dans la peinture sont autant de mises en situation qui offrent un regard unique et renouvelé sur l'art. Ils ne remplacent pas les textes savants ou de vulgarisation, mais l'engagement d'un regard créateur sur un autre travail créateur offre l'occasion d'une correspondance fructueuse.

Il est évident que, comme historien, je préfère me référer au travail des experts qui ont examiné un sujet en profondeur et qui apportent de nouvelles

interprétations des œuvres à partir de la relecture des sources et d'un nouveau regard porté sur les œuvres. J'ai cependant l'impression de rencontrer une âme sœur lorsqu'un écrivain fait référence à une création visuelle. Le point de vue de l'auteur, l'intégration de cette œuvre à la narration, sa présence dans un texte poétique sont autant de façons de faire vivre et d'apprécier la production d'un artiste. Qui mieux que Francis Ponge a su parler de Georges Braque ou de Jean Fautrier? Se plonger dans *Vivement un autre siècle!* de Pierre Vadeboncoeur, c'est accepté de se fier à son «seul sens, subjectif, libre, prompt à l'adhésion, souvent difficile cependant, mais spontané, mais à risque». De telles leçons de générosité, de regards partagés, valent tout autant, bien que sur un autre plan, que les leçons d'exégèse les mieux argumentées.

Un professeur a un jour mentionné une notion venue de Leo Spitzer selon laquelle il y aurait une voie propice à nous introduire à l'œuvre d'un auteur. Un de ses ouvrages correspondrait à notre sensibilité et à nos intérêts au moment où nous l'aborderions et éclairerait notre route pour explorer ses autres réalisations. Je n'ai pas tenté d'approfondir cette idée du théoricien allemand, mais cette phrase m'a permis de chercher le fil qui me conduirait aux écrivains qui m'étaient jusqu'alors inaccessibles. J'ai aussi accepté que la clef d'un texte découle de l'état dans lequel je me trouve au moment de l'aborder. Le cœur et l'esprit doivent être au rendez-vous afin de s'accorder au rythme des phrases, à la structure des idées. C'est ainsi que, par exemple, *Connaissance de l'est* a été la porte d'entrée du labyrinthe de Claudel et m'a permis de pleinement profiter de sa Trilogie lorsqu'on l'a jouée au TNM, puis de me perdre dans sa correspondance.

Parfois, même muni d'une clef, la porte ne s'ouvre pas. Je suis demeuré sur le seuil de Victor Hugo à travers l'ouverture de *Choses vues*. Il y a certainement un temps propice pour recevoir une œuvre. Par quelle porte ai-je pénétré dans l'univers de Tchekhov? Par Dyne Mouso dans *La Mouette*, sans doute. Non pas que je l'ai vue sur scène. Un disque regroupant des extraits de pièces jouées au TNM (encore), où elle donne la réplique à Jean-Louis Roux, rend sa voix qui malgré la chimère qui l'habite toujours est toute déception. Quelle chance d'avoir pu entendre ces tragédies dans des mises en scène exceptionnelles (souvenir de Lucian Pintillé) et même de les voir jouer par des troupes amateurs. Les comédiens y vivent dans l'attente d'un visiteur ami et expriment les questions existentielles et insolubles qui les habitent. Musique de ces voix qui s'accorde au lyrisme de Krapp ou de Willie.

Une autre route qui alimente mon intérêt pour la lecture est celle tracée par les livres eux-mêmes. «Chaque livre en contient cent», comme le rappelle Dominique Fortier. L'écrivain trouve sa piste à travers les mille récits entendus et il définit son propre univers phrase après phrase. Comment ne pas faire confiance à un auteur fétiche qui partage ses lectures, les textes qui l'ont intéressé. Je dois à Monique LaRue la découverte de W. G. Sebald dont

les déambulations m'ont accompagné tout un été. Le *Miron* de Pierre Nepveu m'a mené vers Alain Grandbois, Gilles Leclerc et Georges-André Vachon.

La découverte d'un écrivain impose des cycles intensifs de lecture. C'est ainsi que j'ai passé des mois avec J. M. Coetze (qui décrit si bien la façon dont je mourrai) et Erri De Luca (sauf ses écrits à caractère biblique). Je sais que Amos Oz aura bientôt droit à ce traitement. Ozias Leduc m'a entraîné sur le sentier de ses amis Marcel Dugas, Paul Morin et Robert de Roquebrune. Je lui suis reconnaissant de m'avoir partagé «des jours inoubliables où j'ai regardé s'agiter en moi la misère et la beauté de vivre». Les chroniques de Robert Lévesque me manquent. Elles étaient si riches de pistes à suivre. Il m'aura permis d'apprivoiser Céline, Thomas Bernhard et combien d'autres.

Je ne lis qu'en français et suis ainsi tributaire des politiques éditoriales. C'est ainsi que Anna Berberova, Philip Roth et Julian Barnes trouvent, à intervalles plus ou moins réguliers, une place sur ma table de chevet. Mon amour de l'Italie m'a guidé vers ceux qui l'ont célébré dans leurs récits de voyage : Stendhal, Henry James, Jean Giono et Dominique Fernandez m'ont conduit vers Alberto Moravia, Italo Calvino et Natalia Ginzburg qui savent analyser des situations psychologiques et des drames moraux de la manière la plus libre.

Je dois sans doute à mon voyeurisme l'intérêt pour les correspondances (quel régal) et les journaux intimes. Clairvoyante et insaisissable Marie Uguay. Les autobiographies, même déguisées, comme lorsque Victor-Lévy Beaulieu devient Hugo ou Melville, offrent une captation de l'autre à travers sa propre subjectivité. Chateaubriand peut se permettre d'imaginer sa vie, les Massin réinventent celle de Mozart ou Guy de Pourtalès fait revivre Liszt. Que dire des romans musicaux de Pierre Michon, écrins dans lesquels il dépose un moment de la vie d'un personnage qu'il soit Watteau, François-Élie Corentin, Rimbaud ou le facteur Roulin. Les rythmes raffinés de Michon se prêtent au continuo de Pierre Bourgonioux dont les *Carnets de notes* relatent finement le quotidien fait de mille observations. Ce partage généreux, comme le fait André Major qui ouvre sa riche bibliothèque est une source inégalée de rencontres. En ce moment, je chemine avec Paul Léautaud qui n'est pas avare de confidences et de jugements.

Un ami musicien m'a initié à la mélodie et au lied. Des poètes dont on n'entend jamais parler sont entrés dans mon univers par le biais de la musique qui donne un autre souffle à leurs strophes. Phidylé et Bilitis sont devenues mes amies, tout comme le Wanderer, elles m'habitent. Certains peuvent réciter les *Fables* ou des scènes entières de Racine, les textes de

Théophile Gautier, de Henri Duparc et de Jean de la Ville de Mirmont me suivent dans mes randonnées grâce à la musique qui les porte.

Un carnet à couverture verte, facilement repérable, sert à noter les livres dont me parlent mes amis ou sur lesquels je lis un compte rendu qui attire mon attention. C'est un grenier où je vais puiser les jours de disette, lorsque l'actualité n'offre pas d'emblée de moments d'attention. On y lit des titres comme *La blessure, la vraie*, *Une histoire de la semaine*, *Noir souci*, *Lettre à D. Histoire d'un amour* ou encore *Les pissenlits*. La lecture de ces titres seuls annonce des découvertes dont je me réjouis. Je remarque qu'il est souvent question de mort dans les livres que je choisis maintenant, «pour exister vivant jusqu'à la mort», comme nous en enjoint Paul Ricœur. Questionner le mystère de la disparition, vivre prématurément cet ultime moment dont je ne voudrais pas être privé, les livres fourniront-ils les réponses à ces interrogations? Pourquoi cette fascination pour le dernier rôle, celui où s'éteint la voix?

Récemment, j'ai dû déménager et, encore une fois, emballer ma bibliothèque. J'ai été forcé de réduire considérablement le nombre de livres et trier ceux que je souhaite conserver à portée de la main. La Grande Bibliothèque suppléera pour les titres qui n'ont pas trouvé place dans les boîtes par manque de place. Les livres qu'on appelle romans ont eu priorité avec ceux de quelques poètes et des essayistes. Bien sûr, Gabrielle Roy dans sa nouvelle édition, tout comme Rober Racine (merci Jean Royer) y figurent. Réjean Ducharme et Louise Dupré, à commencer par son inestimable *La Memoria* et le poignant *Plus haut que les flammes* sont de la partie. Anne Hébert et Madeleine Gagnon se tiennent compagnie aux côtés de Baudelaire et de Fernand Dumont. Leur présence amie est rassurante. J'ai également trouvé place pour la collection de situations des personnages composés par Sempé et Charles M. Schultz. J'ai conservé quelques livres non encore lus et qui me suivent depuis plusieurs années (Jean-Éthier Blais, par exemple), mais très vite de nouvelles piles s'accumulent autour du bureau. Comment résister à un nouveau livre?

En compilant ces notes, je réalise comment mon goût est romantique, polyphonique et désordonné. À nous deux Lawrence Durrell. La musique de Marie-Claire Blais reste toujours présente et continuera de partager l'attention que je porte à la sonate de Vinteuil. À défaut de lire la musique, je me réjouis de pouvoir entendre les livres.
